

UN MONDE
SUR MESURE

NATHALIE SKOWRONEK

UN MONDE SUR MESURE

Récit



VOIR DE PRÈS

L'auteur remercie la Fédération Wallonie-
Bruxelles de son soutien.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2017
© 2017, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-65-8
Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« Partout, il exigeait du bruit, de la foule, de la vie ; car la vie, disait-il, attire la vie, enfante et pullule. »

ÉMILE ZOLA, *Au Bonheur des Dames*

« C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre. »

GEORGES PEREC, *Les Choses*

- 1 -

Je sais qu'on peut occuper sept années de sa vie à un travail qui ne nous ressemble pas, et qu'on peut le faire bien. On peut se lever, s'habiller, rencontrer des gens, serrer des mains, donner des ordres, en exécuter, prendre des décisions, réussir, se tromper, gagner de l'argent, tenir une caisse, faire prospérer une affaire, sans jamais y trouver son compte. Je pensais que c'était la seule voie possible. Que j'étais liée à une chaîne, puisque j'en étais l'un des maillons, et que, hors les magasins de prêt-à-porter pour femmes de nos

parents, dans lesquels j'avais grandi et où j'avais travaillé pendant sept ans, il n'y avait pas d'autre monde. Comme ceux qui nous avaient précédés, question d'héritage, affaire de tradition, nous vivions pour et par les magasins. J'y avais été élevée, ils étaient notre socle, j'étais bien en peine de penser, de rêver, de formuler un ailleurs, on était vendeurs de fringues de père en fils, de mère en fille, c'était pareil pour nos voisins, pour nos cousins, pour nos amis, cela remontait à la Pologne, à cette figure du tailleur juif dont on ne distingue plus ce qui relève du vrai ou du mythe, je venais de là, nos magasins étaient ici, en dire plus était inutile, on laissait cela aux historiens, aux « intellectuels », ils

nous intéressaient peu, pas les mêmes soucis, pas les mêmes manières, on ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre leur monde à eux et notre vie à nous.

Comme les miens, j'ai appris à choisir et à acheter la marchandise qui rejoindrait nos magasins. Je me rendais au Sentier, le quartier parisien des ateliers de confection, plus exactement le triangle magique du II^e arrondissement délimité par la rue d'Aboukir, la rue Réaumur et le boulevard Sébastopol. Puis, vers la fin des années 1990 et le début des années 2000, le Sentier étant devenu moins compétitif, nous nous sommes rabattus vers le quartier de la rue Popincourt, une zone

du XI^e arrondissement comprenant la rue du Chemin-Vert, le boulevard Voltaire et la rue Sedaine. Il était tenu par des fabricants-grossistes chinois qui alternaient marchandises assemblées dans les ateliers des alentours et importations à prix records de jeans, petits chemisiers, tuniques en lin, grosses doudounes ou vestes légèrement matelassées que l'on attrapait directement dans les cartons de livraison. À ce moment-là, la question était moins de savoir d'où provenait la marchandise, qui l'avait confectionnée ou comment, que de reconnaître parmi les piles de vêtements entassés les quelques articles susceptibles de plaire à nos clientes. Il fallait aller vite, il fallait

choisir juste. Le *made in China* n'appelait pas à mille développements ; dans ma tête, il était venu remplacer le savoir-faire du shtetl.

Plus tard seulement, sans doute sous l'effet d'une pensée plus sensible aux discours sur la mondialisation, je rattachai le métier de la confection à un fonctionnement plus large des réseaux immigrés, prenant la mesure de cette population souvent défavorisée et non qualifiée qui, ici ou là-bas, parlant le turc, le chinois, le pakistanais, le portoricain, se penchait sur les tables de travail pour effectuer des heures durant le même geste. Jusque-là, enfermée dans mes vues de l'entre-soi, j'imaginai les petites mains des ateliers ne

se mettre en mouvement que sur des indications données en yiddish.

Cette figure du tailleur juif, la plus familière entre toutes, on savait qu'elle nous avait précédés, quelque part, plus haut dans la lignée. On connaissait ces descriptions d'intérieurs aux sols jonchés de bouts de tissus et de bobines de fil, ce nécessaire de couture qui survivait aux massacres et semblait renaître de ses cendres, ces gestes ancestraux d'épingles glissées entre les lèvres comme si elles tenaient toutes seules, de ciseaux se manipulant sans même avoir à passer les doigts dans les poignées. Les dés à coudre, bien avant ceux qui ornent désormais la

maroquinerie d'une marque célèbre, se transmettaient d'une génération à l'autre comme des talismans. Je le tenais de ces légendes qui se racontent dans les familles, on ne sait plus d'où ça vient ni de qui, l'objet lui-même a cessé depuis longtemps d'exister, mais le souvenir, lui, persiste. Il est à ranger avec les récits de ces moments où, à la tombée de la nuit, parfois bien après, sous les yeux des enfants, les parents recouvraient d'un drap les tables de travail, plus tard les machines à coudre, transformant pour quelques heures l'atelier de confection en chambre à coucher. Nombreux sont les enfants, aujourd'hui des adultes, qui s'en souviennent. L'histoire de leur vie est indissociable du métier de leurs parents.

Ils pourraient faire leurs les paroles d'une cousine, Batya Zeev, installée depuis la fin de la guerre à Haïfa, dans le nord d'Israël, et qui continue de retoucher des robes à ses heures perdues. « Car dans la famille, dit-elle (et quand elle dit la famille, elle n'oublie pas un père, un frère, une belle-sœur, un oncle et une tante morts dans les camps), on a toujours été dans la couture. »

Ce « toujours dans la couture », beaucoup des nôtres le prenaient à la lettre. On envisageait la machine à coudre, ou plus modestement une aiguille et du fil, comme le bagage que l'on prendrait avec soi en toutes circonstances, régulièrement les plus mauvaises. Il était celui qui permettrait